

Le Val Abraham

Mario Cloutier

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49867ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, M. (1994). Review of [*Le Val Abraham*]. *Séquences*, (172), 33–34.

LE VAL ABRAHAM

une femme nommée désir



Cécile Sanz
De Alba

Manoel de Oliveira, 86 ans, seul cinéaste vivant qui ait connu à la fois le cinéma muet et le parlant, nous offre un quatorzième long métrage empreint d'une grande vitalité dans la forme et d'une belle jeunesse dans le propos. **Le Val Abraham** s'ouvre sur l'image d'une vallée enchantée de la campagne portugaise. Là, un narrateur intervient pour nous mettre au fait de l'histoire de la région et de celle d'Ema, une émule de *Madame Bovary*. Le récit nous la présente

adolescente, belle et menaçante, avant de suivre son tragique destin de femme mariée, mère et adultère jusqu'à son suicide, vingt ans plus tard.

Entre les deux, plus que de tracer un portrait de femme mythique, Oliveira analyse au plus profond les sentiments et les émotions, fouillant l'âme humaine dans sa raison et sa déraison, dans sa lâcheté et sa grandeur. Ema, cette femme nommée désir, sert de prétexte au cinéaste pour y aller d'une réflexion bien sentie sur

l'amour, sur l'instant amoureux et les mouvements du désir. Ce qui donne un film envoûtant et captivant, faisant preuve en tout temps d'intelligence et de finesse.

Au début, il peut s'avérer toutefois ardu de pénétrer dans l'univers d'Oliveira. Certes, il s'agit, selon plusieurs, de son oeuvre la plus accessible, mais l'écriture du cinéaste peut en agacer plus d'un. D'abord, il y a le ton presque didactique de la narration et son omniprésence; ensuite, le jeu distancié, voire

volontairement théâtral des acteurs; puis, la caméra implacablement fixe, tous des éléments qui tendent vers le formalisme, mais qui, avec le déroulement de la pellicule, finissent par donner au film son *modus vivendi*, sa rigueur et sa beauté.

Il faut comprendre que Manoel de Oliveira ne fait pas oeuvre réaliste. **Le Val Abraham** ne représente pas la xième adaptation à l'écran du roman de Flaubert, *Madame Bovary*, et n'a rien à envier en ce sens au film de Claude Chabrol. Au contraire, il s'agit ici de l'adaptation d'un roman lui-même adapté de l'oeuvre célèbre de Flaubert. Nuance. Le statisme des images du film n'est donc pas dû à une trop grande fidélité au roman, mais à un geste délibéré de distanciation face aux sentiments dont il est question pendant les trois heures de projection. Car, il y a du Godard chez Oliveira, dans sa façon de réfléchir à voix haute, dans les nombreux apartés des personnages à la caméra, dans les plans saugrenus tels que celui du chat lancé hors-champ ou cette autre image hors-foyer du père d'Ema qui égrène un chapelet, ainsi que dans les multiples références aux arts: peinture, sculpture, littérature et musique.

On pourra reprocher d'ailleurs au cinéaste l'emploi de ces airs du répertoire classique déjà surutilisés au cinéma que sont les *Clair de lune* de Chopin, Beethoven, Debussy et Fauré. Par contre, il faut admettre que la musique vient souligner habilement des passages où le drame affleure à la surface d'un édifice autrement érigé vers l'intellect. On parle et on discute d'amour, beaucoup plus qu'on ne le présente à l'écran. Les dialogues d'une belle densité suggèrent la sensualité et font du film une véritable oeuvre érotique, où la passion et le désir forment une délicieuse nourriture pour l'esprit, plutôt qu'un amuse-gueule pour les yeux des voyeurs.

Peu à peu, le style du cinéaste fait son oeuvre dans un film assemblé en une quinzaine de tableaux. Ici, chien et chat se chamaillent; là, un bouquet de roses en premier plan. Les compositions d'Oliveira rappellent celles du peintre, toutes en profondeur et en détails. Aussi, l'absence de mouvements de caméra nous fait ressentir encore plus fortement les travellings du début et de la fin, celui qui nous amène en train au Val Abraham et celui qui nous en fait sortir, accompagnant Ema vers la mort. On retiendra de plus cet autre magnifique plan où la jeune femme

avance dans la nuit froide, chandelier à la main, porteuse d'un désir inextinguible.

Pour sa part, le narrateur se charge de nous guider entre les ellipses du récit, nous ramenant toujours à Ema, sa beauté et son destin. Les images s'inscrivent alors comme autant de photos, de clichés qui font que se poursuit notre réflexion initiée par la voix-off. Les acteurs, quant à eux, ne se regardent pratiquement jamais lorsqu'ils se parlent, jouant volontairement faux pour atteindre à la vérité de l'amour, à son absolue nécessité.

Ni à la mode, ni démodé, Manoel de Oliveira joue donc sur deux tableaux qui ont perdu la cote dans la tourmente de notre cynique fin de siècle: l'idéal romantique et l'intellectualisme. Le récit est d'une simplicité désarmante, tout comme Ema, en fin de compte, qui dira: «Je ne suis rien. Je suis un état d'âme qui balance.» Ou encore, «Pieds nus, j'aime sentir la chaleur de la pierre. Ça me fait du bien au corps et à l'âme.» À l'image, Ema explore, s'aventure dans l'amour à la recherche du dernier amant romantique, et sa passion dévorante, sa quête tragique trouvent écho sur la bande son dans des dialogues d'une rare beauté et dans le commentaire intelligent du narrateur.

Élitiste, bourgeois, Manoel de Oliveira? Non, il a tôt fait d'ailleurs de régler la question de la lutte des classes dans une conversation amusante entre Ema et un messenger de service dont les préoccupations gauchistes sont altérées par un machisme et un paternalisme primaires. Dans le fond, notre jeune cinéaste octogénaire reste un lyrique. Pas à la manière délirante d'un Zulawski ou éthérée d'un Truffaut, mais à sa façon, rigoureuse et réfléchie. Il parle de l'amour si bien et si intelligemment que **Le Val Abraham** devient un de ces rares films qu'il fait bon voir et revoir encore.

Mario Cloutier

LE VAL ABRAHAM — Réal. : Manoel de Oliveira — Scén. : Manoel de Oliveira, d'après le roman d'Augustina Bessa-Luis — Phot. : Mario Barroso — Mont. : Manoel de Oliveira, Valérie Loiseleux — Son : Henri Maikoff — Dir. art. : Maria Jose Branco — Cost. : Isabel Branco — Int. : Leonor Silveira (Ema), Cecile Sanz De Alba (Ema jeune), Luis Miguel Cintra (Carlo de Paiva), Rui De Carvalho (Parlino Cardeano), Micheline Larpin (Simona) — Prod. : Paulo Branco — Portugal/France/Suisse — 1993 — 187 minutes — Dist. : France Film.

La Fête des Rois

On se calme! Prière de ne pas paniquer. C'est Marquise Lepage qui arrive en ville pour fêter les rois et les duchesses de Flore, la grand-mère de Benjamin dont maman Charlotte attend un bébé de son nouveau copain alors que Francine, artiste-peintre et soeur de Charlotte, est grosse elle aussi et que la grand-mère, veuve depuis sept ans, se laisse apprivoiser par Anthony, un orphelin au coeur gros comme ça.

Vous me suivez? Non? On se calme! Ce n'est qu'un début. Flore a donné naissance à cinq enfants. Elle a aussi élevé le fils d'une de ses soeurs. Comme on vient de le constater, c'est l'année des femmes enceintes dans cette plus ou moins sacrée enceinte qu'est le clan familial. En plus de Charlotte et Francine, il y a André qui a des troubles avec son cerveau. Il y a même une tante qui s'est mariée deux fois; avec son deuxième mari, elle n'a pas eu d'enfants, mais les deux ont eu des enfants d'un premier mariage. Vous me suivez? Pas de panique. J'allais oublier le plus étonnant de la bande: l'oncle Denis. Lui, c'est le tenant du couple aussi stable que traditionnel. Les années n'ont pas piétiné leur union. Il continue de vivre avec la mère de ses trois enfants. Comme il est question d'oncles et de tantes dans ce valeureux résumé, le lecteur aura compris que cette chronique adopte le point de vue de Benjamin, âgé de neuf ans. C'est lui qui observe et commente la faune et la flore de ces familles modernes.

De ce qui précède, on peut déduire facilement que l'entreprise de Marquise Lepage n'est pas simple dans sa conception et sa réalisation. Arriver à présenter une telle galerie de personnages demande une maîtrise peu commune de la chose cinématographique. Avec **Affreux, sales et méchants**, Ettore Scola y arrivait avec brio. Au Québec, André Forcier avec **Une histoire inventée** nous a prouvé qu'il était à l'aise au milieu d'une flopée d'originaux. Il ne semble pas qu'on puisse en dire autant de **La Fête des rois**. D'autant plus que la réalisatrice consacre la majeure partie de son film à la présentation des personnages. Il faut dire à sa décharge que cette longue présentation n'ennuie jamais. Ce défaut de construction n'est peut-être qu'apparent. Tout compte fait, pour jouir des émotions de la fin, besoin était de nous faire partager l'intimité de chacun des personnages.